EMISSIONS DE PHILOSOPHIE 1966-1967 consacrées au LANGAGE

sommaire

AVERTISSEMENT ..... pages 1 à 5

I. — PROLOGUE ..... pages 6 à 12

II. Emission tournée le mardi 28 juin (matin). — DE L'EXTENSION DE LA NOTION DE LANGAGE ET DES CONCEPTS LINGUISTIQUES ..... pages 13 à 25

III. Emission tournée le mardi 28 juin (après-midi). — LANGAGE ET COMMUNICATION. INCONSCIENT CULTUREL ET INCONSCIENT INDIVIDUEL. « QUI PARLE ? ». pages 26 à 40

IV. Emission tournée le mercredi 29 juin (matin). — QU'EST-CE QUE LA LINGUISTIQUE ? LANGAGE ET CODE. LE SYMPTOME EST-IL UN LANGAGE ? pages 41 à 51

V. Emission tournée le mercredi 29 juin (après-midi). — INCONSCIENT CULTUREL ET INCONSCIENT INDIVIDUEL. AVANTAGES ET DANGERS DU FORMALISME STRUCTURAL ..... pages 52 à 61

Annexe. — LANGAGE ET ETRE. — LANGAGE ET PENSEE. — Communication de M. Jean Hyppolite au Congrès de Genève de septembre 1966 ..... pages 62 à 64

ÉMISSIONS DE PHILOSOPHIE POUR L'ANNÉE 1966-1967

TÉLÉVISION

AVERTISSEMENT

Les émissions télévisées de philosophie entrent dans leur troisième année. Les lignes qui suivent sont destinées à préparer, pour les professeurs et, grâce à eux, pour les élèves, la meilleure réception possible.

I - TITRES, DATES ET HEURES DES ÉMISSIONS

A - Le langage

Cinq émissions d'une demi-heure chacune :

1) **Prologue** : mercredi 14 décembre à partir de 9 h 10

2) **Emission II** : mercredi 4 janvier à partir de 9 h 10

3) **Emission III** : mercredi 11 janvier à partir de 9 h 10

4) **Emission IV** : mercredi 18 janvier à partir de 9 h 10

5) **Emission V** : mercredi 25 janvier à partir de 9 h 10

B - Le travail

Deux émissions d'une demi-heure chacune :

1) **Qu'est-ce que le travail ?** mercredi 12 avril à partir de 9 h 10.

2) **Comment travaillons-nous ?** mercredi 19 avril à partir de 9 h 10.

N.B. — Si ces dates ou ces heures devaient, pour une raison imprévisible, être modifiées, l'annonce en serait faite par la speakerine au début ou à la fin d'une émission de philosophie. C'est là le seul moyen rapide dont nous disposons pour prévenir les professeurs utilisateurs. Il est donc recommandé d'écouter les annonces du début et de la fin des émissions.

II - LE STYLE DES ÉMISSIONS

A - Émissions sur le langage

Sur le style de ces émissions, nous avons peu de choses à dire, puisque l'émission **Prologue** est destinée en partie à l'expliquer, ainsi que le document d'accompagnement.

Ces émissions présentent, on le verra, les caractéristiques suivantes :

1) Elles ont été tournées pendant quatre demi-journées consécutives et elles ne portent pas d'autre titre que **celui de la demi-journée du tournage :** ainsi l'émission diffusée le 4 janvier s'intitule simplement : mardi, 28 juin, matin ; celle du 11 : mardi, 28 juin après-midi, etc. Mais en revanche, chacune porte des **sous-titres** qui servent, en quelque sorte, de sommaire. Pour un entretien de ce type, c'est-à-dire continu, il nous a semblé que le choix d'un titre général par émission aurait introduit, justement, la discontinuité que nous avons voulu éviter.

2) Les participants sont :

• **quatre professeurs** de disciplines différentes :
M. **J. Hyppolite,** professeur de Philosophie au Collège de France ;

M. **G. Mounin,** professeur de Linguistique générale à la Faculté d'Aix-en-Provence ;

M. **P. Bourdieu,** directeur de recherche au Centre de Sociologie Européenne ;

le docteur **J. Laplanche,** assistant de Psychanalyse à la Sorbonne.

• **cinq élèves** choisis dans deux classes de Lettres Supérieures : la classe de M. **Grimaldi,** professeur au lycée Janson de Sailly, et la classe de M. **Lécrivain,** professeur au lycée du Raincy et au lycée Honoré de Balzac.

> *N.B. — Les raisons tant de la durée et des modalités du tournage que de la participation d'élèves sont exposées dans le Prologue. D'ailleurs, en ce qui concerne plus particulièrement la participation d'un petit groupe d'élèves d'un niveau plus élevé que celui des élèves des classes terminales, nous avons répondu aux vœux exprimés par de nombreux professeurs des classes terminales elles-mêmes.*

3) Les émissions ont été tournées dans le **même lieu,** mais avec des variations de salles et des variations de **rapports spatiaux** entre les participants, celles-ci commandant celles-là. Nous avons en effet souhaité que le **contact** entre professeurs et élèves devienne plus étroit, plus familier à mesure que le temps passait. On verra ainsi que, tandis qu'au cours de la première demi-journée les élèves et les professeurs sont nettement séparés, dès la deuxième demi-journée un rapprochement sensible se produit et, à la quatrième demi-journée, les élèves se trouvent à la même table ronde que les professeurs.

B - Émissions sur le travail

Ces deux émissions présentent les caractéristiques suivantes :

1) Elles consistent en **analyses de notions appuyées sur des documents visuels ;** presque toute la partie parlée est donc dite en voix « off ».

2) Elles seront diffusées assez longtemps après la série d'émissions sur le langage, d'une part pour laisser aux élèves le temps d'absorber la première série, d'autre part en raison de la place que les questions concernant le travail occupent, en général, dans l'économie du cours des professeurs.

3) Elles ont un **caractère documentaire,** donc strictement objectif et descriptif : c'est aux professeurs qu'il reviendra de les utiliser et de les interpréter comme bon leur semble.

III - UTILISATION DES ÉMISSIONS

A - Remarques générales

L'une des difficultés de l'utilisation de ces émissions vient sans doute d'une part de l'ignorance des intentions des producteurs par les utilisateurs, d'autre part de la différence entre les intentions des producteurs et l'attente des utilisateurs. Nous résumerons cette double difficulté en disant : les producteurs produisent des **objets** et les utilisateurs attendent des **auxiliaires.** Nous voudrions insister quelque peu sur ce point.

1) En premier lieu, il reste entendu que **les émissions philosophiques, telles que nous les concevons, ne sont pas des modèles didactiques pour l'enseignement philosophique.** Il est donc clair, et nous ne le répèterons jamais assez, qu'elles ne peuvent en aucun cas remplacer une ou plusieurs leçons du professeur et en conséquence elles ne peuvent être bien utilisées que par des élèves qui ont un professeur et qui assistent aux émissions avec un professeur.

2) Faut-il alors considérer que ces émissions sont des auxiliaires de l'enseignement professoral ?

Oui et non. Certes, elles apportent aux élèves, sur certains points, des compléments d'information ou des documents. Mais telle n'est pas, aux yeux des producteurs, leur fonction unique ni peut-être même leur fonction essentielle. Pour nous, **le rôle des émissions n'est pas tant de communiquer un savoir que de manifester la philosophie.** Nous nous efforçons donc de produire des objets qui manifestent la philosophie. Car, ainsi que nous l'avons dit dans notre rapport de synthèse des émissions de l'année 1965-66 **(Revue de l'enseignement philosophique,** septembre-octobre 1966), les émissions philosophiques sont des objets. A ce titre, elles sont indépendantes tant de ceux qui les ont produites que de ceux qui les reçoivent (professeurs et élèves). Et cela les distingue en tout cas du cours du professeur qui est toujours saisi comme lié à sa personne, tandis qu'une émission est un objet impersonnel, étranger à ce milieu qu'est la classe et non immédiatement réductible au discours propre à telle ou telle classe. D'autre part, cet objet est un objet ambigu. Dans les émissions on assiste, en effet, au spectacle d'individus s'entretenant de questions philosophiques. Il s'agit donc bien **d'idées.** Mais au moment où cet objet est saisi, il révèle que, bien qu'il s'agisse d'idées, il appartient au **monde de l'existence** et non au monde des idées. Une leçon, une lecture engendrent et entretiennent souvent chez les élèves l'illusion, à certains égards nécessaire, que les significations conceptuelles sont des essences éternelles. Par les émissions, on fait l'expérience que ces significations sont produites et que les idées ne prennent pas place dans un monde intelligible mais dans un monde d'actes. C'est pourquoi, en outre, les émissions philosophiques ne peuvent, sans un artifice et une distorsion qui leur nuiraient sans servir l'enseignement, être conçues selon les modèles didactiques en vigueur dans les classes.

B - L'utilisation des émissions

Dès lors, il nous semble que l'utilisation des émissions invite à la recherche de **nouvelles normes.** Celles que nous suggérons ci-dessous ne sont, bien entendu, ni exhaustives, ni impératives (1).

1) En premier lieu, nous pensons que les émissions ne s'adressent ni à une collectivité quantitativement importante et indifférenciée, ni à un individu, mais à de **petits groupes organisés en équipes de travailleurs.** Il nous semble alors que l'un des moyens les meilleurs de les utiliser pourrait être de diviser la classe en équipes de travail et de demander à chacune d'elles de prendre en charge une tâche particulière et déterminée par rapport à l'émission-objet.

Par exemple, une équipe se chargerait de suivre le discours de l'un des participants des émissions, une autre, le discours d'un second participant et ainsi de suite, de bout en bout. D'autres équipes se chargeraient non plus de tel ou tel participant, mais de tel ou tel thème, qu'elles suivraient du début à la fin des émissions. D'autres pourraient suivre et articuler l'ensemble des émissions en leurs étapes principales ; d'autres, étudier les relations entre l'image et le discours qu'elle véhicule, les caractéristiques visuelles et verbales des participants, les rapports qu'ils entretiennent entre eux, etc.

La classe serait ainsi divisée en autant d'équipes que de façons de recevoir l'émission et de l'analyser. Les travaux des équipes pourraient ensuite être mis en commun et faire l'objet d'un **rapport global,** sous forme d'un court mémoire dont chaque partie serait rédigée par le ou les rapporteurs de l'équipe intéressée. Ce qui non seulement permettrait une réception sérieuse des émissions, mais en outre développerait le travail et l'esprit d'équipe, devenus si importants dans nos classes nombreuses, et, enfin, cimenterait fortement l'unité de la classe.

2) On pourrait aider les élèves dans ce travail en leur proposant des **thèmes de réflexion.** Par exemple, en ce qui concerne les émissions sur le langage :

Qu'est-ce que la linguistique ?

Signe, signal, symbole, indice, symptôme.

Le langage naturel est-il un code ?

Malentendu et sous-entendu.

Inconscience et ignorance.

Langage et culture.

Inconscient individuel et inconscient impersonnel (ou culturel).

Communication et compréhension.

A-t-on le droit de dire, en toute rigueur, que l'art est un langage ?

A-t-on le droit de dire, en toute rigueur, que les animaux ont un langage ? etc.

IV - LES DOCUMENTS D'ACCOMPAGNEMENT

A. — Les documents d'accompagnement sont particulièrement abondants cette année. Ils comportent en effet un texte beaucoup plus long que celui des émissions diffusées, puisque nous y avons consigné

(1) *En ce qui concerne les émissions sur le travail, les intentions pédagogiques des producteurs seront clairement formulées dans les documents d'accompagnement.*

presque tout ce qui s'est dit au cours des quatre demi-journées de tournage, c'est-à-dire non seulement les entretiens proprement dits, mais aussi les propos librement échangés en marge des entretiens et dans les intervalles du tournage. Nous avons pensé que ces échanges à bâtons rompus n'étaient pas sans intérêt, moins par leur contenu, évidemment quelque peu décousu, que par leur caractère de dialogue réel et vivant entre gens unis profondément, quoique provisoirement, par une entreprise commune et qui les passionnait tous. Certains de ces passages marginaux ont d'ailleurs pu être utilisés dans les émissions elles-mêmes : on les remarquera sans peine, car, pendant les intervalles des entretiens, une seule caméra suivait les participants, ce qui explique certaines imperfections tant dans l'image que dans le son de ces séquences « libres ».

B. — D'autre part, on trouvera, à la fin du texte des émissions, une courte étude de M. Hyppolite : il s'agit du texte d'une communication faite par lui au Congrès de Genève sur le langage, au début du mois de septembre 1966. Nous remercions vivement ici M. Hyppolite et les organisateurs du Congrès de Genève de l'autorisation de publication qu'ils nous ont généreusement donnée.

Nous espérons cette année, comme les précédentes, recevoir des rapports nombreux et abondants des professeurs utilisateurs et de leurs élèves : notre entreprise n'a de sens, nous le répétons ici, que si elle suscite des **échanges** entre tous ceux qui ont choisi de faire vivre l'enseignement philosophique et de manifester la philosophie.

V - LISTE D'OUVRAGES SPÉCIALISÉS RECOMMANDÉS PAR MESSIEURS MOUNIN, BOURDIEU ET LAPLANCHE, A TITRE DE LECTURES DE BASE POUR LA LINGUISTIQUE, LA SOCIOLOGIE ET LA PSYCHANALYSE

A - Linguistique

N.B. — Les titres précédés d'un astérisque indiquent des ouvrages particulièrement recommandés par le Professeur MOUNIN comme lectures de base ; les numéros indiquent l'ordre pédagogique qu'il conseille.

*7. * E. BENVENISTE - Problèmes de linguistique générale - N.R.F. 1966.*

*2. * L. BLOOMFIELD - Language - Londres, Henderson and Spalding, 2e éd. 1955 (paru à New York en 1933).*

N. CHOMSKY - Syntactic structures - La Haye, Mouton, 1957.

P. GUIRAUD - La sémantique - P.U.F. 1962 (Coll. Que sais-je ?).

*5. * L. HJELMSLEV - Prolegomena to a theory of language - Coll. Memoires - Revue Language 1953.*

L. HJELMSLEV - Le langage - Ed. de Minuit, 1966.

O. JESPERSEN - Language - Londres, Allen and Unwin, 1922.

R. JAKOBSON - Essais de linguistique générale - Ed. de Minuit, 1963.

*6. * R. JAKOBSON et M. HALLE - Fondamentals of language - La Haye, 1956.*

*1. * A. MARTINET - Eléments de linguistique générale - A. Colin, 1960.*

*4. * A. MARTINET - La linguistique synchronique - P.U.F., 1965.*

G. MOUNIN - Problèmes théoriques de la traduction - N.R.F., 1963 (voir aussi les indications données à la fin du document d'accompagnement du Prologue).

E. SAPIR - Le langage, introduction à l'étude de la parole - Payot, 1953.

F. DE SAUSSURE - Cours de linguistique générale - 6e éd. Payot, 1965.

*3. * N.-S. TROUBETZKOY - Principes de phonologie - Paris, Klincksieck, 1949.*

S. ULLMANN - The principles of semantics - Londres, Jackson & Blackwell 1952 - Précis de sémantique française - Berne, A. Francke, 1952.

B.-L. WHORF - Language, thought and realty - Londres, Chapman & Hall 1958, XII.

Problèmes de Psycho-Linguistique, Symposium de l'Association de Psychologie Scientifique de Langue française - P.U.F., 1963.

Problèmes de Langage - Diogène, N.R.F., 1966.

B - Sociologie

N.B. — Les indications suivantes ont été données par M. BOURDIEU ainsi que les brefs commmentaires qui les accompagnent.

E. DURKHEIM - Le suicide (exemple jamais dépassé) - Les règles de la méthode sociologique (critique des « prénotions » ou de la « sociologie spontanée » ; critique de l'illusion « psychologiste ») - Les formes élémentaires de la vie religieuse (introduction et conclusion : position du problème de la sociologie de la connaissance et des « catégories de pensée » socialement constituées par l'inconscient culturel).

C. LEVI-STRAUSS - Anthropologie structurale (ch. I, Histoire et ethnologie, sur l'Inconscient, et ch. II, Langage et parenté) - Les structures élémentaires de la parenté (introduction, ch. I, II, III, V, VII et XXIX).

E. PANOFSKY - Gothic architecture and Scholasticism - New York, 1957 (un exemple d'Inconscient culturel).

P. BOURDIEU et A. DARBEL - L'amour de l'Art - Ed. de Minuit, 1966 (le chapitre : Les démarches de la recherche décrit les opérations principales d'une enquête sociologique) - (Voir aussi les indications données à la fin du document d'accompagnement du Prologue).

P. BOURDIEU et P. LAZARSFELD - Le vocabulaire des sciences sociales - Paris, Mouton 1966 (ouvrage technique).

C - Psychanalyse

FREUD - L'interprétation du Rêve - La Psychopathologie de la vie quotidienne - Le mot d'esprit - L'inconscient (dans Métapsychologie).

LAPLANCHE et PONTALIS - Vocabulaire de la Psychanalyse - P.U.F., octobre 1966 - (Voir aussi les indications données dans le document d'accompagnement du Prologue).

La Psychanalyse - T.I. (en particulier, l'article du Dr J. Lacan) - P.U.F.

I. PROLOGUE

Ce document contient :

1) la présentation, aux élèves, des émissions sur « Le Langage » (D. Dreyfus),

2) la présentation des protagonistes de ces émissions (A. Badiou),

3) la mise en forme générale des questions concernant le langage (J. Hyppolite).

DINA DREYFUS — Vous allez assister, cette année, à deux séries d'émissions : la première série porte sur **Le Langage** et la seconde, sur **Le Travail.** Ces émissions sont conçues selon deux types différents, tant par le contenu que par la forme. Les émissions sur le travail ont été conçues comme des analyses de notions appuyées sur des documents visuels, tandis que les émissions sur le langage se présentent sous forme d'entretiens, ou, plutôt d'un **entretien continu.** C'est de ces émissions, celles sur le langage, que je désire vous parler essentiellement aujourd'hui.

D'abord, quatre personnes participent à l'ensemble de l'entretien. Elles vous seront présentées tout à l'heure par **Alain Badiou.** Deuxièmement, à ces émissions participent également des élèves, non pas une classe entière, mais cinq élèves appartenant aux classes de Lettres Supérieures, c'est-à-dire à un niveau philosophique plus élevé que celui des classes terminales. Pourquoi cette participation ? D'abord parce qu'il m'a semblé que la présence d'élèves comme vous sur l'écran jouerait en elle-même une sorte de rôle intermédiaire. Ils assistent, comme vous assisterez aux émissions, et même s'ils ne parlent pas beaucoup, il me semble que leurs paroles, ajoutées à leur présence, peuvent servir de médiation entre les protagonistes des émissions et vous-mêmes. Ces élèves ont donc une fonction très précise, du moins à mon idée : ils doivent jouer le rôle de **médiateurs** entre les émissions et votre classe, et même si ce n'est pas nécessairement en vous expliquant plus simplement ce qui, parfois, est un peu difficile dans les propos que vous entendrez, qu'ils vous le feront comprendre, j'ai le sentiment que, par une sorte de projection, leur présence est un peu votre propre présence. Ces élèves jouent en somme un peu votre rôle ; ils écoutent comme vous écoutez, et, parfois, ils posent des questions, comme vous aimeriez sans doute en poser vous-mêmes.

D'autre part, la forme d'entretien choisie cette année est un peu différente de celle choisie les années précédentes. Je vous ai dit que c'est un entretien continu. Ce sont en effet les mêmes personnes qui ont dialogué entre elles et avec les élèves au cours de quatre demi-journées de tournage consécutives. Cette forme différente, je voudrais que ce soit Alain Badiou qui vous en parle, puisque, après tout, c'est lui qui l'a conçue.

ALAIN BADIOU — Oui, l'idée qui a été dominante dans la préparation de ces émissions, c'est l'idée du respect de ce que j'appellerai **la continuité de la parole philosophique.** C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de tourner ces émissions selon un rythme lent et continu, et je crois qu'il ne s'agit pas là d'un simple motif technique, mais qu'il y a une raison philosophique à la nécessité d'adopter cette forme. Lorsque l'entretien est un entretien bref, non continu, on est obligé de s'installer d'emblée sur le

terrain conceptuel défini par l'interlocuteur principal. Or, ce n'est pas cela que nous voulions. Nous voulions que l'entretien soit **une authentique recherche,** une recherche à plusieurs, et nous voulions, par conséquent, que le sens des concepts soit progressivement fixé en commun, par les interlocuteurs, au terme d'une recherche qui, parfois, passe par les longs détours de Platon, mais qui finalement s'achève dans une sorte de convergence de façon que le terrain de la rencontre, le terrain du dialogue, n'est pas prédéterminé, mais qu'il est instauré au cours même de l'entretien.

Cela, c'est la raison générale : cette continuité instauratrice qui procède à la définition progressive et collective de la signification des concepts, au lieu de les présupposer constamment.

Mais il y a, en outre, une raison particulière qui tient cette fois non pas aux règles générales du discours philosophique, mais à une situation très importante, et qui est que ces émissions sont des **émissions interdisciplinaires.** Nous n'avons pas là seulement des philosophes. Nous avons aussi un psychanalyste, nous avons un sociologue, nous avons un linguiste. Or, comme les émissions sont interdisciplinaires, les protagonistes ont, au départ, des préoccupations et des concepts qui sont, sinon divergents, du moins différents. De là l'absolue nécessité de les laisser chercher longuement, en commun, ce qu'on pourrait appeler **l'intersection de leurs espaces respectifs,** c'est-à-dire le lieu où le problème qui leur est commun peut apparaître, peut surgir. Et je crois que c'est la combinaison de cette raison générale : respect de la continuité de la parole philosophique, et de cette raison particulière : nécessité d'une convergence entre des disciplines distinctes, qui imposait littéralement la forme que nous avons choisie.

D. DREYFUS — Il y a aussi autre chose : lorsqu'une personne parle seule, fait, seule, un exposé devant un auditoire silencieux et muet, elle peut se limiter et on peut la limiter. Tandis que quand plusieurs personnes s'entretiennent ensemble, il est bien certain que de cet entretien naissent des nouveautés imprévisibles, et qu'il est impossible à ce moment-là de couper, au sens propre, une parole qui est en train de naître. Je dirai ceci : un exposé d'une seule personne est toujours un peu didactique. En somme, elle répète ce qu'elle a déjà conçu. Tandis que lorsque la parole naît de l'entretien lui-même, cette parole neuve est une **découverte** qu'il est absolument impossible de limiter arbitrairement.

Il y a ceci encore : il y a que quand plusieurs personnes s'entretiennent ensemble, elles ne peuvent pas trouver, du premier coup, ni le lieu de la discussion, dont parlait tout à l'heure Badiou, ni la perfection dans la forme et dans le contenu. On se trompe, on hésite, on revient sur ses pas ; il y a des redites, et **il** faut qu'il y ait des redites ; il faut qu'on puisse s'expliquer. Il faut qu'on n'ait pas l'impression que c'est le dernier moment dont on dispose et qu'ensuite ce sera trop tard. Autrement dit, nous avons voulu respecter, comme le disait Badiou, la continuité du discours philosophique qui est long, qui est lent, qui a des détours et des retours ; et nous avons également voulu respecter cette forme de discours qui est une vraie recherche, qui n'est pas du tout l'exposé de quelque chose pensé d'avance, **mais qui pense en même temps qu'il parle et parce qu'il parle.**

A. BADIOU — Et j'ajoute quelque chose qui appartient à la petite histoire du tournage, mais qui ne me paraît pas dépourvu d'intérêt : il s'était créé, au cours de ces émissions, un **climat** très particulier. Nous prenions nos repas ensemble, l'équipe technique et les participants. Les problèmes étaient de nouveau abordés, traités, repris dans les marges, si l'on peut dire, et tout cela aboutissait à une sorte de complicité créatrice qui est, je crois, une condition d'authencité pour le dialogue philosophique. Et c'est une raison supplémentaire pour laquelle cette formule du tournage étalé sur deux jours en continuité me paraît avoir servi la parole philosophique.

D. DREYFUS — En somme, nous avons tout respecté, y compris les lapsus.

A. BADIOU — Exactement.

D. DREYFUS — Je voudrais, avant que nous vous présentions les protagonistes, dire encore un mot sur la façon dont ces émissions pourraient être reçues. Il me semble que ce serait une erreur de votre part de les considérer seulement comme des éléments d'information, autrement dit, d'y chercher seulement des questions du programme pour les utiliser ensuite telles quelles dans une dissertation. Bien sûr, il faut aussi y trouver cela. Mais je crois que ce type d'émission doit plutôt être considéré comme un objet, un objet imprévisible, comme tous les objets, qui n'est pas transparent en lui-même, qui ne porte pas immédiatement sa signification et son usage. **Il est destiné à être, en quelque sorte, déchiffré par vous.** Et l'opération que vous pouvez faire sur lui est une opération de déchiffrage. Autrement dit, au lieu de vous demander seulement (et bien que vous ayez aussi à vous demander cela) : « Qu'est-ce que j'ai appris de cette émission ? », vous demander d'abord : « Qu'est-ce que je peux en faire pour mon usage personnel ? »,

étant bien entendu qu'il s'agit d'un usage personnel philosophique. Et en conséquence ces émissions sont destinées à enrichir d'une certaine manière votre expérience et votre vie philosophiques.

Nous allons, maintenant, vous présenter les protagonistes des émissions sur le langage.

A. BADIOU — Eh bien, ont participé à ces entretiens — je les cite dans l'ordre alphabétique — M. **Bourdieu,** sociologue ; M. **Hyppolite,** professeur de philosophie au Collège de France ; le docteur **Laplanche,** psychanalyste, et M. **Mounin,** professeur de linguistique.

Maintenant, il est, je pense, intéressant pour vous de savoir pourquoi ces personnes étaient fondées à venir parler, devant vous et pour vous, du langage, et de deux façons : il faut d'abord savoir pourquoi le philosophe avait, sur ce terrain, à rencontrer des spécialistes, et, réciproquement, pourquoi les spécialistes, et je dirai, **ces** spécialistes, étaient particulièrement préparés à rencontrer le philosophe.

• **M. Mounin** a été l'élève de **Martinet,** qui est indiscutablement un des maîtres de la linguistique contemporaine. Et il a écrit un ouvrage sur **Les problèmes théoriques de la traduction.** Il ne s'agit pas seulement, ni même essentiellement, des difficultés techniques de cette opération qui consiste à traduire des textes. En réalité, ce qui est en jeu, dans le livre de M. Mounin, c'est ce que, traditionnellement, on appelle la question des rapports entre la pensée et le langage. Parce que si penser — comme c'est la conviction des linguistes — si penser c'est composer des séquences significatives, conformément aux règles d'une langue donnée, la question se pose de savoir comment le sens pensé peut être compris lorsqu'on passe d'une langue à une autre. Autrement dit, la question que rencontre et que traite M. Mounin dans son ouvrage, c'est la question de savoir ce qui, finalement, est visé d'identique à travers la différence des langues.

• **Le docteur Laplanche** est agrégé de philosophie, et c'est une circonstance importante pour cette rencontre. Mais il est surtout et essentiellement psychanalyste. Il appartient à cette école contemporaine de la psychanalyse qui considère les névroses, les rêves, les lapsus, et généralement toutes les manifestations de l'inconscient, comme une sorte de texte qu'il faut déchiffrer, qu'il faut interpréter. Et au fond, cette école psychanalytique, dont le docteur Laplanche est un des éminents représentants, en vient à considérer la totalité du comportement, saisi dans ses arêtes significatives, comme une sorte de discours que tient le sujet, discours qui, comme il vous l'expliquera, n'est pas toujours compris ni perçu par le sujet lui-même.

• **M. Bourdieu** est, lui aussi agrégé de philosophie. Mais il est essentiellement sociologue. La sociologie qu'il pratique s'intéresse surtout au rapport entre ce qu'une société produit dans un domaine déterminé, les œuvres d'art, les formes culturelles en général, et ce qu'une classe ou un groupe de cette société peut saisir, comprendre, utiliser ou goûter de ce produit social. Or, bien évidemment, le langage est un de ces produits, et, plus essentiellement, le langage est l'élément déterminant de tous les échanges culturels. Ceci dit, les études de M. Bourdieu montrent que le langage n'est pas doté d'une sorte de transparence propre qui soit universelle. En réalité, le langage n'est compris qu'à la lumière de la culture d'un groupe particulier, d'une classe particulière de la société.

• Et enfin, **M. Hyppolite :** M. Hyppolite est évidemment, et vous le connaissez à ce titre, le lecteur des grands philosophes auxquels il a consacré de très nombreuses et de très importantes études. Il est le lecteur de Hegel, de Fichte, le lecteur de Kant, de Marx, de Bergson, de Husserl, de Heidegger, de Sartre et de bien d'autres. Mais il n'est pas seulement ce lecteur et cet interprète des grandes philosophies de la tradition philosophique. Sa méditation s'est constamment nourrie, et depuis toujours, de quantité d'autres éléments significatifs, et, par exemple, de logique, de mathématique, de calcul des probabilités, d'une réflexion continue, et qui a des racines lointaines chez lui, sur le traitement moderne de l'information et sur les méthodes contemporaines de sa transmission. Et puis, plus simplement, du moins en apparence, la méditation de M. Hyppolite est également nourrie de littérature, de psychanalyse, de cinéma. Seulement, il ne faut pas croire que ces deux versants de son activité sont, pour ainsi dire, totalement indépendants. Ces deux zones de préoccupations sont, au contraire, étroitement liées, parce que pour M. Hyppolite, et pour nous tous, la philosophie ne se nourrit pas d'elle-même.

La philosophie a un rapport, et un rapport essentiel, avec le monde, le monde où nous vivons, le monde où nous travaillons, le monde où il y a des savoirs et des techniques, le monde de l'expérience et de l'existence. Ce n'est pas dire que ce rapport soit un rapport simple et immédiat. Bien entendu, la philosophie ne se contente pas de produire des reflets ou des répétitions de tous les éléments hétérogènes et dispersés qu'elle trouve dans la pratique et dans le monde. Encore bien moins la philosophie aurait-elle pour tâche de produire des légitimations de ce qu'elle trouve dans le monde réel, et il faut savoir, par exemple, qu'à chaque fois que la philosophie

parle du concret, ou de retour au concret, il ne s'agit pas pour elle de se perdre purement et simplement dans le détail du monde, mais que le concept même de concret désigne un rapport spécifique de la tradition philosophique au monde dont, en effet, elle a, d'une certaine manière qui lui est propre, à assumer les conditions d'existence. Parce que la vraie tâche, la vraie fonction de la philosophie, face à tous ces éléments dispersés, discontinus, hétérogènes qui lui sont livrés par la pratique et par le monde, **la tâche de la philosophie c'est, au sein d'une tradition de production de concepts, d'élever à l'expression ces éléments, et de les élever de telle sorte qu'ils puissent entrer dans une totalisation.**

Elever à l'expression, ai-je dit : et ici nous rencontrons notre sujet : trouver un **langage** où l'existence totale peut trouver son concept.

Telles sont donc les quatre personnes qui vont, devant vous et pour vous, s'entretenir des problèmes du langage.

JEAN HYPPOLITE — Nous allons commencer par une sorte de mise en forme générale de notre problème. Nous supposerons connu le langage quotidien que nous parlons, vous et moi. Et c'est à partir de la présupposition de ce langage que nous essayerons de désigner les principaux problèmes que nous allons être amenés à discuter ensemble.

1) Je suppose d'abord que vous vouliez communiquer un message à des amis et que vous vouliez le transposer de telle sorte que les gens de la poste ne puissent absolument pas le reconnaître. Vous aurez, avec votre ami, une sorte de langage que nous appelons **codé.** Vous utiliserez un certain code et vous transmettrez le message. Vous coderez votre message et votre ami le décodera à l'arrivée. Il y a donc une certaine façon de rédiger le message à partir de la langue que nous parlons, vous et moi, et de le mettre en forme pour l'envoyer. Et la personne qui le recevra le décodera à son tour. D'autre part (et c'est un point sur lequel je voudrais également insister car il touche à une théorie importante à l'heure actuelle) vous voudrez rédiger ce message de la façon la plus économique possible, ne pas payer beaucoup à la poste, par exemple ; vous voudrez donc le rédiger le plus court possible, mais de telle sorte, cependant, qu'il soit susceptible d'être compris par la personne qui le recevra. En d'autres termes, votre message renfermera une certaine quantité d'information. Vous informerez de quelque chose et vous voudrez informer le plus économiquement possible. **Nous touchons ici à des problèmes très importants qu'on appelle de quantité d'information en même temps qu'à des problèmes de rédaction, de codage et de décodage d'un message.** Voilà donc une première série de questions.

2) Il y en a une seconde, et je prendrai, pour l'illustrer, l'explication d'un texte de Racine, par exemple, puisqu'on continue d'en parler et que la critique littéraire discute encore sur Racine. L'explication d'un texte de Racine pose des questions, non seulement sur le plan historique (qu'est-ce qu'a voulu écrire Racine ?), mais sur le plan de l'interprétation, de la critique du texte de Racine et du sens, ou, si vous voulez, de l'exégèse non seulement littérale, mais marginale : ce qui est suscité, ce qui est évoqué par le sens de Racine.

Ces questions convergent toutes dans **les problèmes posés par la traduction,** car la traduction de ce texte de Racine, avec toutes ses résonances, pose une question qui est très différente de celle d'un codage ou d'un décodage au sens où nous avons employé ces mots tout à l'heure, quand nous voulions avertir d'une certaine façon des amis de quelque chose, en admettant que la poste ne puisse pas comprendre le message que nous transmettons.

3) Je voudrais maintenant envisager un problème beaucoup plus général : pourquoi sommes-nous tous réunis ici, psychanalyste, linguiste, sociologue, philosophe, autour d'un problème unique qui est **le problème du langage, de l'écriture, de la parole, de la manière de transmettre ou de ne pas transmettre un message ?** Comment ne pas voir que le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui est un monde dans lequel ces problèmes se posent tous les jours ? Il y a le téléphone, le télégraphe, la radio, la télévision...

4) Et enfin il se trouve que, pour la première fois, tous les peuples et toutes les cultures de la terre, toutes les classes sociales se trouvent en rapport les uns avec les autres, les unes avec les autres et que, pour la première fois, ce que les philosophes ont appelé **l'universel concret,** et dont ils rêvaient ou qu'ils essayaient de construire, cette pensée universelle est devenue aujourd'hui **un phénomène réel.** Si je voulais définir ma tâche de philosophe, je dirais que je veux voir, dévoiler ce qui est aujourd'hui non pas seulement une pensée, une idée, mais quelque chose qui se révèle à nous dans la vie quotidienne, lorsque nous voyons qu'il ne reste plus aucune région de la terre à découvrir. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas des tumultes, des tourbillons, des troubles, des conflits, des luttes, de profondes incompréhensions. Mais, pour la première fois, la question du rapport entre toutes les cultures, entre toutes les langues est quelque chose qui apparaît et qui affleure de telle sorte que le problème de la traduction d'une langue dans une autre, non seulement d'une langue

européenne dans une autre langue européenne, mais d'une langue slave, par exemple, dans une langue germanique, tous ces problèmes se posent à nous avec toutes leurs difficultés, et que, même, on est en train, pour la science qui est universelle, d'utiliser des machines pour essayer de transcrire exactement une langue technique dans une langue technique, ce qui est bien moins difficile que quand il s'agit d'une langue littéraire. Eh bien, ces problèmes de **l'universalité de toutes les questions du langage,** qui to chent à la fois le mathématicien, le critique littérai le sociologue pour la compréhension des cultures des classes sociales, le psychanalyste, pour la co préhension même du fond de notre langage, et le bi logiste lui-même, pour l'histoire de l'information gén tique, c'est l'ensemble de ces problèmes que no allons essayer chacun à notre façon d'éclairer.

Voici la liste des principaux travaux de MM. Hyppolite, Mounin, Bourdieu et Laplanche :

J. HYPPOLITE

Genèse et structure de la Phénoménologie de l'Esprit de Hegel - Paris, Aubier 1947 (nouv. éd. 1956).

Introduction à la Philosophie de l'Histoire - Paris, Rivière, 1948.

Logique et Existence - Paris, P.U.F., 1953 (nouv. éd. 1961).

Etudes sur Marx et Hegel - Paris, Rivière, 1955.

Etudes sur Jaspers - Revue Dieu-Vivant, Seuil, n° 3, 1945.

L'Existentialisme dans la Phénoménologie - Revue d'Etudes germaniques, 1946.

Situation de Jaspers - Revue Esprit, mars 1948.

Situation de l'homme dans la Phénoménologie - Les Temps Modernes, avril 1947.

Du Bergsonisme à l'Existentialisme - Revue Mercure de France, juillet 1949.

Aspects divers de la Mémoire chez Bergson - Revue Internationale de Philosophie (Bruxelles) n° 10, octobre 1949.

L'Existence, l'Imaginaire et la Valeur chez Alain - Revue Mercure de France, novembre 1949.

Le Peintre et le Philosophe - Revue Mercure de France, juin 1950.

La Liberté chez Sartre - Revue Mercure de France, 1951.

Alain et les Dieux - Revue Mercure de France, décembre 1951.

Essai sur la Logique de Hegel - Revue Internationale de Philosophie (Bruxelles) n° 19, 1952.

Introduction à « Que signifie penser ? » de M. Heidegger - Revue Mercure de France, mars 1953.

La Critique Hégelienne de la Réflexion kantienne - Revue Kant-Studien, T. 45, cahier 1-4, 1953-54.

Ontologie et Phénoménologie chez M. Heidegger - Revue Les Etudes Philosophiques, juillet-septembre 1954.

Gaston Bachelard ou le Romantisme de l'Intelligence - Rev philosophique, janvier-mars 1954.

Phénoménologie de Hegel et psychanalyse - Revue La psych nalyse, P.U.F., T. III, 1957.

Du sens de la géométrie de Descartes dans son œuvre - C hiers de Royaumont - Philosophie n° 11 - Ed. de Minuit, n vembre 1957.

Le coup de dés de S. Mallarmé et le message - Revue les Et des philosophiques, octobre-décembre 1958.

L'idée fichtéenne de la Doctrine de la Science et le proj husserlien - Cahiers sur Husserl (M. Nijhoff) - 1959.

Hommage à Bergson - Bulletin de la Société française Philosophie, janvier-mars 1960.

Nécessité et Liberté dans l'Histoire - Neuchâtel, éd. du Gr fon, 1961 (Inst. Intern. de Philo.).

Existence et dialectique dans la Philosophie de Merleau-Pon - Les Temps Modernes - n° spécial 184-185, 1961.

L'Epistémologie de Gaston Bachelard - Revue d'Histoire d Sciences, 1962.

L'Idée de la Doctrine de la Science et le sens de son évol tion chez Fichte - L'histoire de la philosophie, édition Fi chbacher, 1965.

G. MOUNIN

Problèmes théoriques de la traduction, N.R.F., 1963.

La machine à traduire (histoire des problèmes linguistique - Mouton, 1964.

Teoria e storia della traduzione - Turin, Einaudi, 1965.

Communication linguistique humaine et communication non- li gu istique animale - Les Temps Modernes, avril-mai 1960.

Définitions récentes du langage - Diogène, n° 31, 1960.

Linguistique et théorie de l'information - Cahiers I.S.E.A., mars 1964.

Un champ sémantique : la dénomination des animaux domestiques - La linguistique, janvier 1965.

Essai de structuration du lexique de l'habitation - Cahiers de lexicologie, n° 6, janvier 1966.

La notion de système chez Meillet - La Linguistique, n° 3, janvier 1966.

J. LAPLANCHE

Hölderlin et la question du père - P.U.F. 1961.

J. Laplanche et Leclaire - **L'inconscient, une étude psychanalytique** - Les Temps Modernes, n° 183, juillet 1961.

J. Laplanche et Pontalis - **Fantasme originaire, fantasme des origines, origine du fantasme** - Les Temps Modernes, n° 215, avril 1964.

J. Laplanche et Pontalis - **Vocabulaire de la psychanalyse,** à paraitre en octobre 1966 aux P.U.F.

P. BOURDIEU

Sociologie de l'Algérie - P.U.F. 1961.

Travail et travailleurs en Algérie - Mouton 1964.

Un art moyen : essai sur les usages sociaux de la photographie - Ed. de Minuit, 1965.

Systèmes d'enseignement et systèmes de pensée - C.S.E. (Ecole Pratique des Hautes Etudes), 1966.

P. Bourdieu et Abdelmalek Sayad - **Le déracinement** - Ed. de Minuit, 1964.

P. Bourdieu et J.-C. Passeron - **Les Héritiers** - Ed. de Minuit, 1964.

P. Bourdieu et J.-C. Passeron - **Les étudiants et leurs études** - Mouton, 1964.

P. Bourdieu et J.-C. Passeron - **Langage et rapport au langage dans les situations pédagogiques** - Les Temps Modernes, n° 232, septembre 1965.

P. Bourdieu et J.-C. Passeron et M. de Saint Martin - **Rapport pédagogique et communication** - Mouton, 1965.

P. Bourdieu et A. Darbel - **L'Amour de l'Art. Les musées et leur public** - Ed. de Minuit, 1966.

Dina DREYFUS

De gauche à droite : P. BOURDIEU, J. HYPPOLITE, J. LAPLANCHE, G. MOUNIN

Les élèves

Photos Jean Fléchet

Alain BADIOU

II. - Mardi 28 juin - Matin

DE L'EXTENSION DE LA NOTION DE LANGAGE ET DES CONCEPTS LINGUISTIQUES

Ce document comprend :

1) Le texte de l'entretien de la première demi-journée (mardi 28 juin, matin) entre MM. Bourdieu, Hyppolite, Laplanche, Mounin.

2) Les interventions des élèves.

3) Des propos libres, recueillis dans les intervalles du tournage (ces séquences ne font pas, en principe, partie des émissions diffusées).

I - ENTRETIEN

N.B. — 1) Les termes quelque peu savants, tels que signe, indice, métalangage, qu'on trouve dans le texte de l'entretien sont expliqués, sur leur demande, aux élèves qui assistent à l'entretien (voir interventions des élèves).

2) On remarquera que le texte est coupé de sous-titres, pour en faciliter l'utilisation.

MOUNIN. — Le problème qui me préoccupe le plus, c'est celui de comprendre pourquoi le langage est devenu une question centrale pour beaucoup de disciplines qui, jusqu'ici, ne le voyaient que latéralement, ou, souvent, le considéraient comme un de leurs instruments qui était donné comme tel et dont elles se servaient sans jamais se poser de problèmes à son égard.

Le langage quotidien est déjà un code et la compréhension n'est qu'un cas particulier parmi toutes les situations de malentendu

BOURDIEU. — Je crois qu'il est très significatif que, pour faire comprendre ce qu'est un code, M. Hyppolite ait été obligé d'employer un exemple finalement aussi compliqué que celui d'un télégramme chiffré. En réalité, le problème central, à mes yeux, est que tout langage, y compris le langage quotidien que nous donnons par présupposé comme compris, est préalablement codé. En fait, l'expérience de l'ethnologue, par exemple, nous rappelle que le malentendu est d'essence et que la compréhension n'est qu'un cas particulier parmi toutes les situations de malentendu. Par exemple, il suffit de s'être trouvé en présence d'une culture différente de la sienne pour voir que tout ce qui va de soi dans sa propre société devient immédiatement inintelligible et pose autant de questions que le télégramme le plus parfaitement chiffré. On pourrait alors définir une des tâches fondamentales de l'ethnologie actuelle comme une tâche de déchiffrement : il s'agit, en effet, de

découvrir le chiffre selon lequel des réalités sont immédiatement chiffrées. Ce qui distingue la situation dans laquelle nous sommes, c'est-à-dire la situation existant dans un monde familier, de la situation de l'ethnologue, c'est que, dans le monde familier, nous avons immédiatement le chiffre, tandis qu'en présence d'une société différente nous avons à le réinventer, à le redécouvrir. Et je pense que certaines formules communes reposent sur cette illusion de posséder immédiatement le chiffre. Par exemple, les fameux développements sur la communication des consciences devraient être, à mon sens, remplacés par des développements sur la communication des inconscients. Si nous communiquons, en effet, c'est par l'intermédiaire de cet inconscient que nos apprentissages ont déposé en nous : par exemple, la langue, cette sorte de troisième interlocuteur qui est présent lorsque nous nous comprenons en apparence, de façon immédiate. En fait, nous ne nous comprenons jamais en nous regardant dans les yeux, nous nous comprenons toujours par l'intermédiaire de ce code qui rend possible la communication. Comprendre, se comprendre, c'est associer le même sens aux mêmes mots et les mêmes mots au même sens.

LAPLANCHE. — Dans cet intérêt universel et peut-être même un peu exagéré, qui tient parfois de la vogue, actuellement porté au problème du langage, il est évident que le psychanalyste se trouve dans une situation particulière parce que, finalement, il est un des promoteurs de cet intérêt porté au langage. L'initiateur, c'est évidemment Freud. C'est dans le langage, dans l'expression du symptôme, dans l'expression du rêve que le psychanalyste a, pour la première fois, perçu quelque chose qui n'était pas dit directement, qui était, en somme, dans l'inconscient du sujet : je reprends ici le terme que vous avez employé tout à l'heure. Mais en même temps, le psychanalyste se trouve dans une situation un peu spéciale, parce que ce langage, c'est un langage qui pose des problèmes tout à fait différents des problèmes de la communication ou de la transmission d'un message.

J'ai été tout à fait frappé par ce que vous avez dit : que le malentendu était au point de départ. Car la découverte de la psychanalyse, c'est, d'une part, que le sujet parle à chaque instant et de mille façons, dans lesquelles nous n'avons pas l'habitude de voir une expression, mais d'autre part, et en même temps, il est sans cesse dans le malentendu. Il est dans le malentendu par rapport aux autres, c'est évident ; mais il l'est également par rapport à lui-même, au point qu'on pourrait dire que la psychanalyse a découvert un langage dans lequel le sujet lui-même ne se comprend pas.

Le " bien entendu " (les langues artificielles), le " sous-entendu " (les langues naturelles), le malentendu ou l'inentendu (sociologie et psychanalyse)

HYPPOLITE. — Je voudrais justifier l'emploi que j'ai fait d'un exemple tout à fait clair. Bourdieu et Laplanche m'ont fait remarquer qu'il y avait quelque chose de plus profond et un malentendu plus obscur que celui d'un message chiffré. Je voudrais m'expliquer là-dessus.

Distinguons entre ce qui est parfaitement entendu, ce qui est sous-entendu et ce qui est — comment faut-il dire ? — mal-entendu ou même complètement inentendu. Il y a là trois choses différentes : premièrement, le code, la construction mathématique d'un langage artificiel. Cela est aussi important dans le problème du langage que la construction de corps chimiques que l'on ne trouve pas sur la terre. Et cela donne un exemple, une sorte de modèle fondamental, de ce qu'est un code. Les mathématiciens ou les logiciens fabriquent des langues artificielles. Ils fabriquent une langue artificielle à partir de certaines expressions, de certains éléments d'expression. Ils combinent ces éléments et déclarent que, dans tel cas, il y a sens, et, dans tel autre, non-sens, c'est-à-dire que dans tel cas, c'est une expression bien formée et, dans tel autre cas, c'est une expression mal formée. A partir des expressions bien formées, il y a des expressions qui sont vraies, qui sont des thèses ; à partir des expressions mal formées, il y a des expressions qui sont fausses, qui ne sont pas des thèses. A partir de ces expressions, qui supposent un codage au départ et un décodage au retour pour pouvoir les appliquer à quelque chose de concret, il y a une construction. Cette construction est certainement très artificielle, mais très importante, et elle permet de comprendre la raison pour laquelle il est impossible, pour les langues humaines naturelles, de reconstituer intégralement le code comme on le fait pour une langue artificielle. Non seulement c'est impossible pour les langues humaines et pour le rapport de ces langues entre elles, ce qui est le problème de la traduction, mais impossible aussi à l'intérieur d'une même langue pour les milieux de culture différents, comme Bourdieu l'a montré en ce qui concerne les classes sociales et en ce qui concerne l'enseignement.

Puis, il y a le malentendu. Il est presque permanent. Mais il y a aussi, dans les langues humaines, quelque chose qui n'est pas dans les langues artificielles ou dans les codages. Il y a le sous-entendu.

Si je vous dis : « Donnez-le moi », parce que vous avez dans la main un crayon ou un stylo, vous comprenez ce que je veux dire ; sans cela, « donnez-le moi » pourrait concerner n'importe quoi. Il y a donc quelque chose de sous-entendu par rapport à l'expression signifiée, mais cela est sous-entendu d'une manière consciente, tandis que, dans bien des cas, il y a, au contraire, un malentendu qui tient à ce que je ne m'entends pas moi-même et à ce qu'il y a une structure originale et originaire qui m'échappe à moi-même et sur laquelle Freud attire notre attention, comme Laplanche l'a dit tout à l'heure. Il me semble que, par cette distinction, nous pouvons déjà apercevoir :

1. l'espèce « bien entendu », ou construction d'une langue artificielle avec des expressions bien formées, ayant un sens, des thèses ;

2. l'espèce « sous-entendu », qui se trouve dans toutes les langues humaines ;

3. l'espèce « malentendu » ou « inentendu » qui nous entraîne vers l'inconscient par lequel nous ne nous comprenons pas mieux nous-mêmes que la nature ne se comprend.

Les dangers de l'extension hâtive des modèles et des concepts linguistiques aux autres sciences humaines

MOUNIN. — Je ne sais pas comment un autre linguiste que moi réagirait à tout ce qu'il entend ici, mais moi je suis positivement effrayé de toutes les questions que vous posez à la linguistique sans que nous lui demandions d'abord si elle est compétente pour les résoudre. Par exemple, depuis Saussure au moins, nous nous gardons de croire, quand nous décrivons les systèmes de signes, que les règles que nous trouvons peuvent fonctionner pour des systèmes d'indices ; et ce que M. Bourdieu cherche dans les cultures qu'il étudie et chez les peuples dont il analyse les cultures, c'est, me semble-t-il, des systèmes d'indices. Et il n'est pas sûr que la linguistique puisse, disons, être transportée tout de suite et telle quelle dans la sociologie. Et pour vous, Docteur Laplanche, le problème est celui-ci : vous traitez le langage comme un message dans lequel vous cherchez des symptômes. Est-ce que la linguistique, qui dit ce qu'elle croit avoir découvert dans des systèmes de signes, peut être tranportée, ici et maintenant, dans l'analyse des psychanalystes ? Je n'en suis pas sûr. J'ai vu d'ailleurs avec plaisir que vous faisiez des réserves sur l'utilisation de la linguistique dans ce domaine. Quand je parle, moi, de l'histoire de l'intérêt porté à la linguistique, je pense justement que cette histoire mérite d'être étudiée et qu'on y trouverait peut-être de quoi justifier assez largement les mots de vogue et de mode que vous avez employés. Il y a une vogue linguistique, une mode linguistique. C'est un problème d'histoire, et cette histoire n'est pas faite. Ce que je peux vous dire à ce propos, ce n'est qu'une impression de linguiste, et ce n'est pas nouveau, mais cela est très important pour nous. Nous pourrions, nous autres linguistes, avoir le sentiment que, après tout, nous sommes à une époque extraordinaire, que, brusquement, on découvre l'intérêt d'une science et que toutes les sciences se mettent à emprunter des modèles et des concepts à la linguistique. Mais dans tout cela, que devient en réalité la linguistique ? La linguistique elle-même ?

Nous voyons, par exemple, à la fin du XVIIIe siècle, les gens qui s'intéressent aux langues emprunter à une science dont les modèles ont l'air de fonctionner : la paléontologie. Le comparatisme, à ce moment-là, donne l'idée de comparer les langues les unes aux autres, et l'homme dont les linguistes, alors, parlent toujours, et quand ils n'en parlent pas, ils l'ont dans la tête, c'est Cuvier. Ils se demandent si on ne pourrait pas retrouver la préhistoire des langues (ils n'emploient pas encore le mot) exactement par les mêmes genres de comparaisons grâce auxquelles Cuvier a ressuscité des animaux préhistoriques. Puis, à une autre époque, une autre science apparaît au premier plan ; ses modèles, comme nous dirions aujourd'hui, fonctionnent, donnent des explications remarquables : il s'agit des sciences naturelles. A ce moment-là, tous les linguistes se précipitent sur la science qui fournit des modèles et on explique la langue par l'organisme naturel et comme un organisme naturel. Le mot « Organismus » règne dans toute la linguistique allemande nouvelle, dans tout le comparatisme allemand, jusqu'au moment où on s'aperçoit, vers 1875, qu'on s'est embarqué sur une fausse piste. Puis, arrive la psychologie ; c'est elle qui devient la science vedette et, à ce moment-là, tous les linguistes se précipitent vers l'explication psychologique.

Aujourd'hui, la linguistique bénéficie à son tour de ce rôle de science-vedette. Mais il se peut que le bilan qu'on doive en faire ressemble un peu à celui qu'on a dû faire de l'emploi précipité des concepts biologiques au XIXe siècle, puis de l'emploi non moins précipité qu'on a fait, aussi vers la fin du XIXe siècle, des concepts de la psychologie, pour résoudre des problèmes linguistiques. C'est en cela que je vois une part de mode, une part de vogue qui n'est pas bien-

faisante pour nous, car nous aimerions mieux qu'on utilise profondément, mais solidement, la linguistique, et qu'on réduise et précise bien les zones où elle s'applique.

HYPPOLITE. — Eh bien, je crois que dans notre dialogue il y a déjà quelque chose d'important à marquer, c'est à la fois la séparation et la connexion des domaines. Le linguiste dit : « Attention, je ne vous reconnais pas le droit de transposer si rapidement dans vos domaines les choses sur lesquelle je suis amené à réfléchir ». Le psychanalyste dit : « Mais pardon, moi, je veux les utiliser, mais il s'agit d'autre chose, il s'agit de rêves, de symptômes, et si j'ai besoin de la linguistique, c'est à ma façon, qui n'est pas la vôtre ». Et le sociologue appelle l'attention sur les rapports entre cultures et sur les malentendus qui existent entre elles ou même, au sein d'une culture déterminée, entre classes sociales. De telle sorte que notre tâche, c'est à la fois de maintenir le sérieux de nos distinctions et reconnaître les connexions nécessaires. C'est donc un problème méthodologique.

L'illusion de l'absence de code et l'ethnocentrisme

BOURDIEU. — Alors, je voudrais tout de suite rassurer les linguistes. Je pense que l'ethnologie, et surtout l'ethnologie de la vie quotidienne, fait un abus considérable de l'analogie linguistique qui n'est souvent qu'une métaphore, parfois poétique. Il me semble que ce qui est important, c'est de retenir ce qui est le postulat fondamental des sciences de l'homme, c'est-à-dire le postulat de l'intelligibilité. Et en fait, ce que le sociologue ou l'ethnologue retiennent, c'est qu'ils doivent postuler qu'il y a du sens dans ce qu'ils ont à comprendre, et ils doivent postuler ce sens pour se donner une chance de le comprendre ; et ils doivent en outre postuler que le matériel dont ils traitent est chiffré pour se donner comme fin d'en chercher le chiffre ; c'est tout, et l'ethnologue et le sociologue ne se donnent pas plus.

Le fait central est que nous observons des malentendus sur le code, ou, plus exactement, des malentendus qui tiennent au fait que les gens qui croient s'entendre utilisent, pour s'entendre, des codes différents. Ce que nous appelons l'ethnocentrisme, c'est-à-dire le fait d'interpréter les comportements d'une autre culture par référence au code qui est celui de notre culture, est une illustration parfaite de cette illusion de l'absence de code qui est en fait la racine du malentendu. Et je pense même qu'il y a un ethnocentrisme de classe qui porte les individus dotés de la culture savante, de la culture cultivée, à croire que cette culture est donnée à tous et que, du même coup, leur parole est immédiatement intelligible à tous ; je pense que les professeurs, en particulier, ne sont jamais à l'abri de cet ethnocentrisme, l'ethnocentrisme professionnel d'hommes cultivés étant redoublé souvent par l'ethnocentrisme de classe qui leur fait oublier qu'ils ne sont pas immédiatement compris d'individus qui n'ont pas acquis, dans leur milieu, le code selon lequel leur langage est codé.

HYPPOLITE. — Ecoutez, je voudrais quand même me justifier, puisque je suis, comme philosophe, le spécialiste, hélas, des généralités. Vous prétendez que nous abusons, que j'abuse du mot « langage ». Pourquoi ? Mais on vient de vous le dire : le sociologue demande qu'on lui accorde le postulat d'intelligibilité, c'est-à-dire le postulat de la nécessité de supposer du sens. Et moi, je suis bien obligé de dire que je ne puis parler de « sens » qu'en parlant, qu'avec du langage. Le langage est l'instrument universel et une raison qui croirait échapper au langage, eh bien, c'est de l'irréel, car pour parler du langage, il faut encore le langage, de sorte que nous sommes ici au centre de tous les problèmes ; et même s'il y a des métaphores, poétiques ou non, des déplacements et des analogies qui sont risqués, c'est encore avec les moyens du langage que nous sommes amenés à les traduire. Le langage est mon instrument et il est l'instrument universel, je n'en ai pas d'autre. L'expression linguistique et la pensée sont intimement liées, de telles sorte que je ne puis penser sur le langage qu'avec le langage et que je n'en sortirai jamais. Naturellement, il ne s'agit pas ici d'un langage codé, d'une information. C'est pour cela qu'on peut prendre comme exemple le télégramme chiffré qu'on envoie à quelqu'un, parce que cela se fait justement à partir de la langue que vous parlez, que nous parlons, de cette langue que nous parlons jusqu'en ses profondeurs et dont on ne peut jamais décoller, de telle sorte qu'on ne peut jamais éviter de parler du langage en parlant le langage.

MOUNIN. — Mais le danger vient de ce que le langage nous est tellement immédiat et familier que des gens qui ne diraient jamais un mot de médecine sans avoir au moins consulté un petit dictionnaire médical pensent que le langage est aussi naturel que la respiration et qu'ils peuvent donc en parler et le considérer comme un donné sur lequel il est inutile de réfléchir et de se documenter.

HYPPOLITE. — Je suis si loin de penser comme vous que, depuis que je m'efforce d'apprendre les diverses

techniques du langage, de me mettre au courant, je découvre que je parle avec des termes nouveaux empruntés à la linguistique, mais que je retrouve les mêmes problèmes que je trouvais en philosophie avant cet apprentissage. Je voudrais prendre un seul exemple. Pour parler d'une langue, il faut une métalangue. Pour parler du langage, il faut un métalangage. Eh bien, c'est le problème de la réflexion. Croyez-moi, c'est le même, mais nous pouvons l'exprimer sous une autre forme. Nous rencontrons, avec le rapport de la langue et de la métalangue, les mêmes problèmes philosophiques que les élèves rencontrent, dans toutes leurs études philosophiques, avec la réflexion et les limites de la réflexion. Mais nous les rencontrons avec d'autres termes, ceux de langage et de métalangage, et donc avec d'autres moyens d'analyse. Et notez bien que, pour la langue courante, la métalangue c'est encore la langue, c'est la langue quotidienne qui est le métalangage de la langue.

MOUNIN. — Le problème qui m'occupe, pour ma part, est plus historique que philosophique, je le reconnais. Nous sommes, en France, à une époque où on découvre beaucoup de problèmes qui passent par une connaissance plus exacte du langage, et c'est la nécessité de ce passage que l'on découvre aussi. Or, ceux qui, actuellement, s'occupent un peu partout du langage ont dû, en fait, court-circuiter leur formation linguistique. Il a fallu, puisqu'ils n'avaient pas reçu de formation linguistique, et au moment où ils s'apercevaient que la linguistique était un instrument dont ils n'avaient pas le maniement, qu'ils grapillent à droite et à gauche, un peu de linguistique par ci, beaucoup de linguistique par là, pour aborder ces problèmes. La génération qui va venir a plus de chance : elle va pouvoir absorber la linguistique comme on absorbe les mathématiques ou la statistique, comme un instrument de travail que l'on pourra réemployer en psychanalyse, qu'on pourra réemployer en sociologie, réemployer en philosophie.

Mais aujourd'hui, la plupart des Français sont allés apprendre ce qu'ils savent de la linguistique hors du domaine des linguistes.

II - INTERVENTION DES ÉLÈVES

N.B. — On distinguera ici :

1) Les réponses des protagonistes à certaines questions, portant surtout sur le vocabulaire, posées par les élèves ;

2) Le résumé de ces réponses fait par un élève, et l'entretien des élèves entre eux.

1. Réponses aux questions posées par les élèves sur les termes : signe, indice (système d'indices), métalangage

a) signe et indice

MOUNIN. — Le **signe** est totalement artificiel et conventionnel. L'**indice** est, pourrait-on dire, une partie de l'objet, de la situation ; son lien à la chose n'est pas conventionnel et artificiel.

HYPPOLITE. — Mais quand je dis, par exemple, « Veni, vidi, vici », je ne peux pas dire : « Vici, vidi, veni ». Il y a un certain ordre de mes signes qui n'est pas artificiel, qui est conforme à un ordre naturel.

MOUNIN. — Mais quand je dis que le signe est artificiel, je ne veux pas dire que l'usage des signes le soit totalement. Quand je dis : « Monsieur, c'est totalement impossible... » il y a le sens du terme « impossible » que tous les Français comprennent, plus l'accent d'insistance sur le « p » de « impossible », c'est-à-dire l'allongement du « p », son allongement phonétique, qui vous renseigne non pas sur le sens du mot « impossible », mais sur l'état dans lequel je me trouve pendant que je parle. Par là, je fournis un indice soit social, soit individuel, soit les deux, sur moi-même en tant que locuteur. L'indice est donc la partie du langage par où le ou les locuteurs d'une langue peuvent manifester, en plus du contenu socialisé de ce qu'ils ont à dire, son contenu individualisé. De même, si je disais : « C'est effar r rant », sans même vouloir indiquer, signifier quoi que ce soit, vous diriez de moi : « Il doit être Bourguignon, à moins qu'il soit Pyrénéen ou Roumain ». Je vous aurais donc fourni un indice social mais qui n'entrait pas dans le système de communication au sens strict.

HYPPOLITE. — Il est évident que l'indice (l'orage, le nuage, la pluie...) et le rapport de causalité de cet indice avec la chose dont il est l'indice doivent être profondément distingués d'un langage dans lequel un système de signes est l'expression d'un sens, mais selon un rapport purement conventionnel en ce qui concerne chaque mot, mais non en ce qui concerne

l'ordre logique et chronologique des signes, ainsi que je voulais le montrer par l'exemple : « Veni, vedi, vici ». Mais c'est justement la notion de conventionnel qui exigerait une analyse, puisque même dans le système de signes tout n'est pas conventionnel.

D. DREYFUS. — Ne pourrait-on pas dire, alors, que le signe a un rapport conventionnel avec ce dont il est le signe, tandis que l'indice est un élément d'une situation globale, et non seulement linguistique, mais concrète, situation qu'il faut analyser, ou, en tout cas, saisir dans son ensemble et par rapport à laquelle seulement l'indice est indice ? Ainsi, on ne se trompe pas sur un indice de la même façon et pour les mêmes raisons qui font que l'on se trompe sur le sens d'un mot.

MOUNIN. — Oui, la casquette du prévenu sur le lieu du crime n'est un indice que dans une certaine situation. Si, moi, je porte une casquette, vous direz seulement que je pars en vacances ou que je veux faire le jeune homme...

HYPPOLITE. — Mais l'expression du langage même peut être un indice. Si quelqu'un parle fort, n'est-ce pas l'indice (et non le signe) qu'il est en colère ? En revanche, l'expression linguistique, en tant qu'elle vise une signification, en tant qu'elle a pour contenu une signification, en tant qu'elle est significative par elle-même, est tout à fait différente de l'indice qui repose, par exemple, sur une loi naturelle. Et le rapport entre l'expression du langage et le sens est d'un tout autre ordre que le rapport d'un indice avec la chose dont il est l'indice. Mais cela ne signifie pas que le signe soit entièrement conventionnel.

b) Métalangage

HYPPOLITE. — Je dis, par exemple, « long » et « court ». Eh bien, je vais dire la phrase suivante : « Long est court ». Vous voyez que cela est absurde et paradoxal en apparence. Je ne peux supprimer l'absurdité qu'en employant un métalangage, c'est-à-dire, en quelque sorte, en parlant sur la phrase que j'ai prononcée, et en disant, par exemple : « Le mot long est un mot court ». Car, vous le voyez, ce qui désigne la longueur n'est pas la même chose que le mot « long ». Quand je prends le mot « long », je prends donc le signifiant comme tel en faisant abstraction de son rapport à un signifié. Tandis que quand je dis : « Cette table est longue », j'emploie le mot long dans le rapport au signifié qui est la longueur de la table. Ainsi, je ne peux parler du mot « long », comme tel, et indépendamment de son signifié, qu'en usant d'un métalangage, c'est-à-dire en disant quelque chose sur le mot « long », pour faire comprendre que, comme tel, le mot « long » n'est pas long, mais qu'il est le signifiant d'un signifié qui, lui, est long.

MOUNIN. — Moi, je pensais à un exemple plus simple, et il est merveilleux parce qu'il est ancien : il vient de Panini, un grammairien du IVe siècle avant notre ère. Il distingue l'emploi du signe dans la communication et l'emploi du signe dans la métalangue, en disant : « Avec du feu je peux allumer des branches, mais avec le mot « feu », je ne peux pas allumer des branches ». C'est-à-dire que, quand vous citez un mot, ou une phrase, vous êtes dans la métalangue, tandis que quand vous l'employez directement, dans la communication, vous êtes dans la langue.

D. DREYFUS. — Alors, la métalangue, c'est simplement la langue qui parle de la langue, de la langue que nous parlons naturellement dans la communication.

HYPPOLITE. — Mais je crois que si les élèves ne comprennent pas très bien ce qu'est la métalangue, c'est que, dans tous les exemples que nous avons pris, la métalangue est la même langue que la langue dont elle est la métalangue. Et elle peut, en effet, comme nous l'avons montré, être la même. Mais elle ne l'est pas toujours nécessairement. Et alors, cela devient beaucoup plus clair. Si je prends, par exemple, un système mathématique, un système de signes et que je dis : « Dans la langue française, les expressions A, B, C, D, désignent des propositions », ou si je dis encore : « Telle ou telle expression indique ou des implications, ou des conjonctions » j'emploie la langue française commune, naturelle pour décrire un système de signes mathématiques ou logiques (une langue artificielle), système de signes, qui, lui, ne permet pas ou ne permet pas toujours d'énoncer les règles du maniement de ces signes. Autrement dit, je parle une langue différente des signes qui sont employés dans ce système.

D. DREYFUS. — La métalangue, c'est donc toujours la langue qui parle d'une langue, laquelle peut être ou la même langue, c'est-à-dire la langue naturelle quotidienne, langue de communication ou d'explication, ou une langue artificielle. Si, par exemple, j'énonce n'importe quelle proposition, comme : « Mademoiselle, avez-vous bien compris ce qu'est une métalangue ? », je parle la langue naturelle aux fins de la communication. Mais je peux vouloir soit expliquer

le mot « métalangue », comme nous venons de le faire, soit vouloir analyser purement et simplement, de façon grammaticale, la phrase interrogative que je viens d'employer : cela, c'est de la métalangue, puisque je parle sur la langue, sur une expression linguistique déjà énoncée, une première fois, directement et aux simples fins de la communication. Maintenant, si vous prenez un système mathématique ou logique, où il n'y a que des signes ou symboles, comme vous voudrez, des « + », des « — », des « = », ou des « A », « B », « C », ou des « X », « Y », etc., vous employez un langage mathématique, des signes mathématiques, qui ont une signification mais qui ne sont évidemment pas les signes que vous employez quand vous voulez parler entre vous, communiquer dans la vie quotidienne avec votre langue naturelle. Mais si vous voulez décrire, expliquer ce que signifient ces signes, expliquer ce système et toutes les expressions qu'il comporte, alors vous êtes obligés d'employer justement votre propre langue naturelle, laquelle devient ainsi la métalangue de la langue mathématique. Et, d'une certaine manière, la critique littéraire est aussi une métalangue, puisqu'on parle, par exemple, sur la langue de Racine.

2. Entretien des élèves

• Nous venons d'écouter un dialogue entre des spécialistes sur le thème du langage, et nous avons d'abord relevé des difficultés de vocabulaire : la différence entre signe et indice et la signification de « métalangage ». Voici, il me semble, la façon dont on peut résumer les explications qu'ils nous ont données. Un système de signes est, en gros, un système conventionnel qui repose sur des accords tacites. Un indice est un élément d'une totalité, d'une situation globale par rapport à laquelle, seule, il peut être compris et interprété. Quant au métalangage, il est, si j'ai bien compris, un langage sur le langage. Par exemple, la grammaire, puisque, d'une certaine manière, en analysant les propositions, les énoncés, elle parle sur ces énoncés. Il me semble donc que le métalangage est un langage réflexif.

Ces deux points étant élucidés, je crois qu'on peut maintenant en venir aux questions importantes de la discussion à laquelle nous avons assisté. Il m'a semblé que le problème décisif était le suivant : le langage, qui est fait pour l'expression, pour l'explicitation, contient toujours une part énorme d'implicite. Il y a toujours, dans le langage, des sous-entendus, des malentendus...

• Il me semble que le problème de la discussion, c'est plutôt le fait que nous avons tous l'illusion d'une absence de code. Finalement, nous nous abusons sur les moyens de communication eux-mêmes. A l'origine de toute communication, il y a un code, et nous le méconnaissons, nous croyons que nous nous entendons directement et naturellement. Alors, vis-à-vis d'autrui, cela entraîne justement ces malentendus, ces sous-entendus. Il ne s'agit pas tellement, je crois, de la nature du code que du fait que nous ignorons qu'il existe toujours un code. Nous ne nous rendons pas compte de son existence. Nous avons l'impression qu'il n'existe pas. Quand on parle à quelqu'un, on croit que la communication est consciente, qu'on dit exactement ce qu'on voulait dire, alors que finalement, on parle, mais on peut interpréter ce que nous disons de manière autre que ce que nous disons consciemment... et ce n'est pas tout à fait nous qui parlons dans ce que nous disons.

• C'est-à-dire qu'on prend le langage pour une cause, alors qu'il n'est qu'une conséquence...

• ... d'actes acquis antérieurement.

• Et le code est une expérience personnelle. Enfin, le contenu qu'on donne à chaque mot, à chaque expression est le fruit d'une expérience personnelle.

Donc, même si chacun avait une connaissance réflexive du code, de l'existence d'un code, il ne pourrait pas y avoir davantage communication puisque dans les signes du code, chacun met ce qu'il veut ou ce qu'il peut.

• Je vois encore un autre problème soulevé par la phrase : « La compréhension n'est qu'un cas particulier du malentendu ». Le malentendu est essentiel et c'est la compréhension qui est contingente.

• Je ne comprends pas bien comment on peut dire que la compréhension est un cas particulier du malentendu, parce que, quand même, quand on parle la même langue, c'est la compréhension qui est la situation la plus courante, la plus fréquente.

• Oui, mais c'est peut-être une compréhension superficielle, enfin, une compréhension à partir d'un code conventionnel, et qui n'a rien d'essentiel. Parce que chacun a son contenu personnel. Je me demande même quand on peut dire qu'il y a compréhension, puisque les codes sont différents.

• Même entre gens d'une même culture, d'une même communauté linguistique, ou seulement entre gens de culture différente ?

• Je crois que c'est ce qui a été appelé problème de l'ethnocentrisme.

• Alors, le moment où il y aurait véritable compréhen-

sion, ce serait dans l'intuition et non plus dans un langage explicite.

• Oui, mais la pensée se trouve toujours au niveau du langage. Il n'y a pas d'accès direct. Même l'intuition se fait au moyen du langage. Il y a toujours langage. On est toujours dans le langage, on est toujours inclu dans le langage, on ne peut jamais en décoller. C'est ce que disait M. Hyppolite.

• Alors, il y a un autre problème qu'il faudrait soulever à propos de cela, c'est le problème de la vérité du silence et de la vérité des doctrines mystiques qui pensent que toute vérité est dans le silence et que le langage est mensonge.

• Une autre question est celle de l'extension du mot langage.

(Ici, les élèves soulèvent, tous ensemble, les questions suivantes :

Peut-on jamais se mettre à distance par rapport au langage, ne serait-ce que pour en parler, ou est-on toujours engagé dans le langage, sans pouvoir jamais en « décoller » ?

N'arrive-t-on pas par là, en même temps, à la question de l'intuition, de l'ineffable, de la « vérité du silence » ?

Qu'est-ce, finalement, que le langage ? Quelle est l'extension du mot ? D'où vient la méfiance du linguiste à l'égard des tentatives d'extension de la notion de langue ?

D. DREYFUS. — Il me semble avoir compris, en vous écoutant, que vous aperceviez trois questions qui vous semblaient essentielles :

1. L'une concerne l'incompréhension : non pas tant cette incompréhension à partir de laquelle on aboutirait au primat de l'intuition et de l'ineffable ou du silence ; mais de l'incompréhension qui résulte simplement du fait que nous ignorons que nous utilisons un code, que nous en sommes inconscients. Et nous utilisons ce code même quand nous parlons, le plus naturellement et le plus spontanément du monde, notre langue quotidienne à des gens de la même communauté linguistique que nous ;

2. La deuxième question tourne autour de la communication entre les personnes ;

3. La troisième, enfin, est la question de l'extension, condamnée, semble-t-il, par le professeur Mounin, de la notion de langage.

Est-ce bien cela ?

UN ELEVE. — Je pense que la question la plus importante est celle de la communication et de la compréhension : si tout langage est interprétation, déchiffrement, comment des consciences peuvent-elles se rapprocher ? Comment peuvent-elles communiquer ?

III - PROPOS LIBRES

On distinguera ici :

1. — Les propos tenus dans les intervalles du tournage au cours de la première demi-journée ;

2. — Les propos tenus au cours du repas pris en commun avec les élèves et l'équipe de réalisation à la fin de la première demi-journée

1. Propos tenus dans les intervalles de tournage

D. DREYFUS. — Au fond, Monsieur Mounin, ce que vous voulez dire c'est ceci : méfiez-vous des métaphores, méfiez-vous de l'extension abusive du mot langage et des modèles et concepts de la linguistique ; méfiez-vous du mésusage de la linguistique

MOUNIN. — Je veux dire exactement ceci : apprenez bien la linguistique avant de vous en servir. Et si vous voulez, plus tard, utiliser la linguistique, soit pour analyser des corpus de malades, soit pour analyser des cultures, n'allez pas étudier le peu de linguistique qu'il y a chez Lévi-Strauss, parce qu'il y a là déjà un certain emploi de la linguistique et non la linguistique elle-même ; n'allez pas étudier la linguistique chez Barthes, parce qu'il a fait l'économie de plusieurs formations. Non qu'ils ne soient très stimulants... Mais donnez-vous d'abord une bonne base, par exemple, un corps de définitions un peu plus cohérent et exhaustif.

LAPLANCHE. — Mais quand on travaille avec le linguiste, on s'aperçoit qu'il manque d'un certain nombre d'instruments au niveau de la rhétorique, de l'étude de la phrase. Je veux dire, quand il s'agit de malades. C'est à peine s'il dispose d'une méthode d'analyse pour l'homme normal.

MOUNIN. — C'est comme si vous reprochiez à Ambroise Paré de ne pas faire la chirurgie du cœur Il aurait pu vous répondre : « Ecoutez, patience, je commence par réparer les jambes coupées ».

HYPPOLITE. — Mais non. C'est comme ce biologiste qui me disait sans cesse : « Il faut analyser ». Et moi, je lui parlais du tout. Lui, plus il analyse, plus il construit des instruments rigoureux, plus il s'éloigne de la totalité. Il en est de même pour vous.

MOUNIN. — Mais nous fournissons des instruments de travail. Aujourd'hui, on peut analyser à peu près tout ce qui a trait à la phonologie, et même tout ce qui a trait à la syntaxe. Mais alors, le point sur lequel on bute, c'est la sémantique.

D. DREYFUS. — C'est exactement ce que je disais à Hyppolite, et je trouve cela prodigieux : on ne bute pas sur la sémantique, on en fait systématiquement l'économie ; c'est là l'usage que les sciences humaines font de la linguistique : c'est le langage sauf le sens. On s'en tient à la syntaxe, et on joue sur le velours.

HYPPOLITE. — Vous êtes injuste : cette économie est une hypothèse de travail.

MOUNIN. — Est-ce une hypothèse de travail ou simplement une sorte de prudence qui fait dire : « Nous en parlerons plus tard ? ».

HYPPOLITE. — Je crois plutôt que c'est bien une hypothèse de travail.

D. DREYFUS. — Il y a deux choses que je voulais dire. D'abord, sur l'extension de la notion de langage (avec ou sans sémantique). Là, je crois qu'on est en pleine métaphore, et je pense que M. Mounin sera d'accord avec moi sur ce point. On fait un peu comme Descartes : on commence par traduire une idée en une métaphore, ensuite on retraduit la métaphore, on la prend à la lettre. On parle du langage de la peinture, du cinéma, ensuite, on parle du lexique, de la syntaxe, de la grammaire, de la peinture, du cinéma .Et la seconde chose, c'est sur l'hypothèse de travail dont parle Hyppolite. Je dis que cela dépend de ce que vous appelez hypothèse. S'il s'agit seulement d'un instrument de travail, dont on ne se demande pas s'il est vrai ou faux, mais s'il est efficace ou inefficace, alors j'admets que l'économie de la sémantique puisse passer pour une hypothèse de travail. Mais vous savez, quand on parle d'hypothèse à des élèves, ils pensent à ce qu'on leur a raconté sur Claude Bernard : ils pensent à une « idée » qui, par le truchement d'une vérification, va se transformer en loi, c'est-à-dire en une vérité. Je n'y peux rien, c'est ainsi. Alors, là, je ne peux pas admettre qu'on fasse, à titre d'hypothèse, l'économie de la sémantique.

HYPPOLITE. — Je pense qu'il faut laisser aux gens la fécondité d'un certain nombre de recherches. Celle qui consiste à faire abstraction du sens du langage est intéressante justement parce qu'elle est paradoxale.

D. DREYFUS. — Mais c'est tout juste le type d'abstraction que la psychanalyse, par exemple, ne peut pas accepter. Pas plus, d'ailleurs, que ne le peuvent les autres sciences humaines. Ce serait paradoxal, en effet (mais ici, je ne sais pas si on a le droit de faire bon marché de la **doxa**) que les sciences humaines partent de l'abstraction du sens et en même temps se donnent pour postulat l'intelligibilité, comme le disait Bourdieu.

LAPLANCHE. — C'est bien ce que je voulais dire quand je disais que la linguistique manque d'instruments, au niveau de la phrase, de la stylistique, de la réthorique.

MOUNIN. — Il y a une nouvelle stylistique, mais elle avance lentement. Il faut commencer par des choélémentaires et indispensables.

HYPPOLITE. — Je pense que Laplanche, et dans son intérêt même, ne devrait pas aller aussi vite vers le sens. La psychanalyse a d'ailleurs fourni elle-même des structures signifiantes extraordinaires : le déplacement, la condensation, ce sont des structures au niveau de la rhétorique. Et nous rejoignons d'ailleurs là un autre problème de la linguistique : quand vous pensez à la traduction, vous êtes bien obligé de vous placer au niveau de la rhétorique, car il s'agit de comprendre un texte qui a plusieurs pages.

MOUNIN. — Dans ce cas, nous avons des problèmes de traduction qui sont aussi difficiles que les problèmes du psychanalyste, sauf qu'il s'agit ici du normal. Car il faut traduire à la fois le système de signes et le système de symptômes que contient le texte. Et nous n'avons pas, pour cela, de méthode d'analyse, sauf un radar personnel, qui fait que, si on veut traduire Racine en anglais, par exemple, on sent bien qu'il faudrait utiliser telle forme rhétorique pour rendre l'équivalent du français.

LAPLANCHE. — Vous appelez cela un symptôme ?

MOUNIN. — Mais oui.

LAPLANCHE. — C'est très intéressant...

MOUNIN. — Mais, en ce qui vous concerne, tant que vous n'aurez pas trouvé un système univoque de correspondance entre quelque chose qui s'est manifesté et quelque chose qui l'a manifesté, entre signifié et signifiant psychanalytiques, je ne saurai pas s'il y a un système de communication ou seulement une longue improvisation de chaque malade. Si vous trouvez des constantes théoriques, il y aura peut-être un système psychanalytique valable pour tous les individus d'une langue et même de beaucoup de langues... Mais j'ignore si les archétypes de Jung, par exemple, sont vérifiés.

LAPLANCHE. — Nous trouvons ces constantes, mais beaucoup plus loin, dans les fantasmes ou dans ce qu'on a appelé le symbolisme.

HYPPOLITE. — Il manque quelqu'un à notre entretien. Il manque le mathématicien. Parce que l'objection que vous faites comme linguiste, je l'entends tous les jours des mathématiciens.

Ils me disent : « Mais de quoi parlez-vous quand vous parlez d'information ? Pour nous, cela a un sens très précis, cela fait partie d'un ensemble avec une improbabilité ou une gamme d'idées improbables, etc. Mais surtout, ne dépassez pas ça... » Mais eux, ils le dépassent. Et vous, linguistes, vous dépassez aussi les limites que vous prétendez nous assigner : car vous nous condamnez pour usage abusif d'un certain nombre de termes de votre discipline, mais vous vous autorisez de votre discipline pour employer des termes qui ne lui appartiennent pas originairement. Je le vois bien aussi avec les biologistes, ils font comme vous : ils n'admettent pas que je transcrive ce qu'ils font dans mon langage de philosophe, mais ils ne se gênent pas, eux, pour employer des mots dont ils me refusent le droit d'user : les mots « information », « code génétique », qu'ils empruntent pourtant à d'autres disciplines que la leur.

2. Propos tenus au repas (réponses aux élèves qui demandent qu'on précise le sens des termes : "signifiant" et "signifié")

HYPPOLITE. — Eh bien, c'est très simple : le signifiant, c'est la masse sonore, l'ensemble des sons articulés. Le signifié, c'est le sens, la signification de cette masse sonore. Mais il faut bien faire attention au signifié, car quand je dis : « Je mets mon verre sur la table », le signifié n'est pas ce verre-ci, sur cette table, bien que ce soit quand même lui que je vise à travers la masse sonore qui constitue le signifiant. Ce qui est visé, c'est bien sans doute ce verre, mais il l'est à travers la signification.

D. DREYFUS. — On pourrait en profiter pour en dire un peu plus, pour donner, par exemple, quelques-unes des définitions que donne Martinet, et qui seraient bien utiles pour comprendre « signifiant » et « signifié ». Même si on ne parle pas de signes distinctifs, ni d'oppositions, on pourrait au moins dire ce que signifie que le langage est articulé, ou qu'il est, plutôt, doublement articulé. Pour « langage articulé », par exemple, ou pour articulation, eh bien, pensez à une poupée articulée et aussi, à l'expression « membre de phrase » : vous voyez, cela vous donne l'idée de quelque chose qui est composé d'éléments joints (pensez à l'idée de jointure) et que donc on peut disjoindre, diviser, désarticuler pour montrer comment cela s'articule, quand on l'articule. Eh bien, prenez maintenant une phrase quelconque, un énoncé très simple, tel que : « J'ai faim ». Vous pouvez l'analyser, le disjoindre, le désarticuler pour en retrouver les éléments à partir desquels il est, justement, articulé. Or, il y a deux niveaux dans cette possibilité de diviser et, donc, d'articuler. C'est justement ce qu'on appelle la double articulation du langage. Vous pouvez d'abord diviser l'énoncé en unités simples, mais qui restent dotées de sens : dans l'énoncé : j'ai faim, il y en a trois : j', ai, faim. Et vous voyez comme c'est commode, car, avec ces trois modestes unités, vous pouvez composer, articuler un nombre considérable d'énoncés : pensez à tout ce que vous pouvez dire avec « je » ou avec « ai » ou avec « faim », en les introduisant dans d'autres énoncés. Voilà donc la première articulation du langage. C'est dit Martinet, celle selon laquelle tout ce qu'on transmet à autrui s'analyse en une suite d'unités dotées d'un sens. Mais vous pouvez aller plus loin encore et analyser, par exemple, l'unité « faim ». Seulement, cette seconde analyse (seconde articulation) ne vous donnera plus des unités dotées de sens, elle vous donnera des unités de son, des unités phoniques, mais qui ont le rôle très important de vous permettre de distinguer les unités dotées de sens par des différences de sons. Par exemple, le son « f » de faim permet de distinguer « faim » de « daim ». Si maintenant on appelle, comme le fait Martinet, signe linguistique toute sonorité qui constitue un sens, on pourra dire que tout signe linguistique comporte : un signifié, qui est justement son sens, le sens auquel il renvoie, le sens que nous comprenons quand nous entendons le son correspondant ; et un signifiant, qui est la manifestation sonore, phonique du son, c'est-à-

dire le son lui-même, si on fait abstraction du sens. La plus petite unité signifiante est appelée, par Martinet, un monème. Ce n'est pas exactement un mot, car, par exemple, dans le mot : « travaillez », il y a deux monèmes : celui qui correspond au radical : « travail » et celui qui correspond au suffixe : « ez », qui a bien un sens, puisqu'il indique la deuxième personne du pluriel du présent de l'impératif. Vous voyez donc que les monèmes sont des unités sonores dotées de sens, les plus petites unités sonores dotées de sens. Mais si on décompose ces plus petites unités dotées de sens, ces monèmes, on trouve des unités sonores plus petites (et vous reconnaissez la seconde articulation), seulement, ces unités sonores n'ont plus de sens, mais ce sont elles qui permettent de distinguer entre eux les monèmes : ce sont les phonèmes. Et ces phonèmes, qui sont pourtant en nombre limité, permettent de composer un nombre énorme de mots.

BADIOU. — Mais vous oubliez de dire, et c'est très important, que les combinaisons de phonèmes, qui constituent les monèmes et donc, finalement les langues, sont aussi en nombre fini. On ne peut pas les multiplier à l'infini. Elles pourraient être en nombre infini si on pouvait supposer des monèmes dont la longueur serait infinie. Mais à partir du moment où l'on admet que la longueur du monème ne peut s'accroître indéfiniment, parce qu'il y a des limites imposées par l'économie de la langue, il en résulte que le nombre de combinaisons des phonèmes qui, pour donner des monèmes distincts sont eux-mêmes limités, il en résulte donc que, même avec des répétitions de phonèmes, le nombre de leurs combinaisons ne peut se multiplier à l'infini.

HYPPOLITE. — Il y a une question très importante qui n'a pas été abordée encore. C'est celle de la distinction entre le mot qui est visé par notre langue à double articulation et la chose elle-même. C'est là, peut-être, qu'est la difficulté la plus grande : c'est le problème du rapport de la pensée au monde, parce que signification et pensée, c'est la même chose. Or, il se trouve que nous n'accédons au monde à travers le langage que par des significations et que les significations ne sont pas les choses elles-mêmes : elles sont ce par quoi les choses sont dites.

D. DREYFUS. — N'est-ce pas ce que vous vouliez dire tout à l'heure quand vous avez dit qu'il fallait distinguer non seulement signifiant et signifié, mais, dans le signifié lui-même, la chose elle-même, qui était visée par le signifiant, par la masse sonore, l'objet réel, le verre sur la table, et puis, la signification du verre, le sens du verre, qui n'est pas le verre lui-même ? Alors, cela me rappelle que vous m'avez autrefois accusée de platonisme parce que j'avais dit que le signifié, ce n'était pas la chose elle-même, mais le sens de la chose, sa signification intelligible, l'intelligible de la chose. Je disais alors que ce que le langage visait, ou plutôt disait, ce n'était pas l'objet du monde, mais sa signification. Vous m'avez dit : « Vous considérez qu'il y a une sorte de monde intelligible des significations qui sont visées par le signifiant ». Et il est certain que j'avais tort de dire que le langage visait des significations, car ce qu'il vise, ce sont des choses ; mais ce qu'il dit, ce sont des significations, ce que j'appelais justement l'intelligible de la chose. Et n'est-ce pas exactement ce que vous dites quand vous distinguez entre l'objet verre et la signification de cet objet, qui sont l'un et l'autre le signifié, l'un étant la chose dite (ou visée) et l'autre étant ce par quoi la chose est dite ? N'est-ce pas dire que le signifiant ne dit pas l'objet réel, bien qu'il le vise, et que j'appelle verre, mais une signification que j'ai le droit d'appeler l'intelligible du verre, puisque c'est ce que je comprends quand je parle ou qu'on me parle du verre ?

HYPPOLITE. — Ecoutez, il faut s'entendre sur ce que je dis. Quand les gens parlent, il est bien évident que ce qu'ils visent dans leur cogito préréflexif, c'est bien le monde réel. Seulement, ils le visent avec des expressions qui passent par l'intermédiaire de significations qui, elles, ne sont pas réelles dans le même sens. Ces significations ne constituent pas un monde intelligible. On peut procéder à une sorte de réflexion, non pour recollecter les signifiants tout seuls, mais pour essayer de saisir les significations indépendamment du monde réel et pour rattacher ces significations au monde réel. On s'aperçoit alors qu'il y a des significations existantes, mais totalement vides, qui ne pourront jamais se remplir : par exemple, un carré rond est une significat'on vide. Je vise bien quelque chose, je vise et j'atteins une signification qui n'est pas tant un non-sens (puisqu'elle a un sens), qui est plutôt un contre-sens du point de vue de l'intelligible et qui ne pourra jamais être remplie, réalisée au sens propre.

D. DREYFUS. — Mais l'exemple de tout à l'heure, l'exemple du verre, est trop favorable. Quand on dit « verre », c'est évidemment un verre réel qui est visé, et c'est même lui qui est atteint à travers sa signification, ce que j'appelais l'intelligible du verre, ou, si vous voulez, le sens du verre. Mais quand je dis « vérité » ou « concept », qu'est-ce que je vise de réel, dans le monde réel à part la signification elle-même. A quel autre signifié que la signification elle-même me renvoie la masse sonore du signifiant ? De

quelle « réalité » vais-je remplir cette signification ? Je suis donc bien ici dans la signification pure, dans du pur intelligible, non pas du tout de façon platonicienne, mais dans une signification visée pour elle-même et non pour la « réalité » du monde à laquelle elle renverrait.

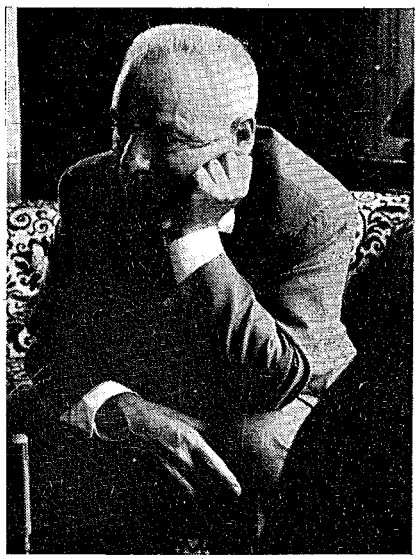
BADIOU. — Visée ? Pourquoi visée ? Visée comment ? C'est là que votre expression n'est pas adéquate, car en disant que vous la visez, vous présupposez d'une certaine manière qu'elle — la signification — est antérieure à l'effet signifiant. Il faut, au contraire, considérer que la signification est un effet de structure du signifiant lui-même.

D. DREYFUS. — Je conviens que ma formule n'est pas bonne, qu'elle est inadéquate. Mais ma question porte sur ceci : à partir du moment où on est obligé d'admettre que le monde que je vise et qui n'est sans doute pas préalable à l'effet de signification, que ce monde donc n'est visé que médiatement, à travers l'intelligibilité du monde, ou sa signification, je suis bien obligée de me demander ce qu'on vise du monde quand on utilise la masse sonore signifiante qui produit l'effet « vérité », par exemple, ou l'effet « concept ». Je ne demande pas autre chose. Je ne veux donc pas du tout séparer un monde intelligible de significations du monde réel des choses, ni considérer que la signification est antérieure à l'effet de structure du signifiant. Je voudrais, en somme, savoir quelle différence existe, du point de vue des rapports du signifiant et du signifié, et du point de vue du signifié lui-même, entre l'expression ou le mot « verre », par exemple, et le mot « vérité » ou le mot « concept ».

BADIOU. — Ce n'est pas parce que nous élevons la noèse au niveau du noème que le noème n'a pas son fondement dans le monde de la vie, dans l'expérience de la vie sur fond de laquelle il s'additionne lui-même à différents degrés.

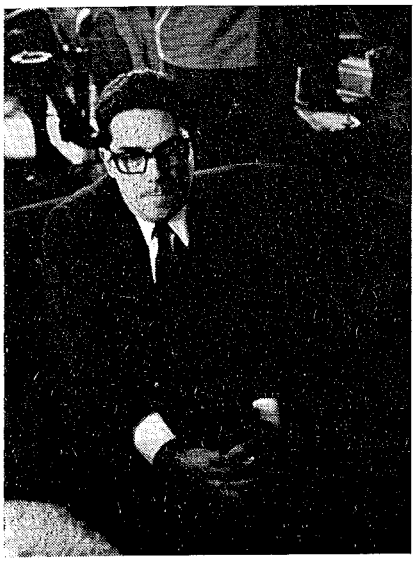
HYPPOLITE. — Et d'ailleurs, dans certains cas, dans certaines formules, c'est ma propre expression que je vise. C'est mon expression elle-même qui devient mon propre objet. En toute rigueur, je ne suis plus dans l'objectif.

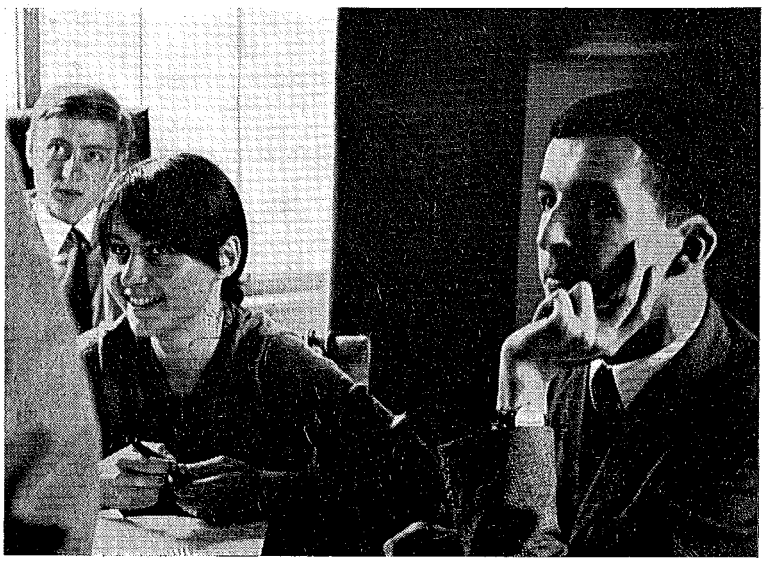
Pierre BOURDIEU et Jean HYPPOLITE



Georges MOUNIN

Jean LAPLANCHE



Trois élèves

Photos Jean Fléchet